

	Falc'hun Gabriel : Né le 21-06-1915 à Bourg-Blanc ; 1939, prêtre et professeur à Lesneven ; 1945, étudiant à Angers ; 1946, professeur au collège de Lesneven ; décédé le 10-04-1951. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1951 p. 503-506.
---	--

L'Abbé Gabriel Falc'hun, professeur au Collège Saint-François. Le bulletin « En Avant », de l'Institution Saint-François de Lesneven a publié, dans son numéro de juillet, une biographie du regretté M. Gabriel Falc'hun. Nous en donnons ici les principaux passages.

A l'occasion de la fête des Anciens, M. le Supérieur rappelait que « sa mort fut le grand deuil qui assombrit notre année scolaire, mais aussi, pour nous comme pour nos élèves, la plus éloquente des prédications, tant il sut montrer de courage dans la souffrance et de sérénité devant le départ pour la maison du Père ». Il ajoutait : « Nous regrettons, bien sûr, le professeur consciencieux, le prêtre surnaturel, le directeur de conscience le plus recherché de la maison. Mais son exemple nous reste et la ferme espérance qu'il continue de veiller sur ce Collège qu'il a tant aimé. »

Le 21 juin 1915, au village de Kervaziou, accolé au bourg du Bourg-Blanc, venait au monde un gros garçon, quatrième enfant d'une famille qui devait en compter six. Gabriel-Marie Falc'hun fit aussitôt l'expérience de cette atmosphère d'affection familiale, de labeur et de pauvreté qui devait lui devenir si familière tout le long de sa vie. Son père était parti pour la guerre, d'où il ne reviendra que vers le milieu de juin 1918, après la naissance de son cinquième enfant, celui qui deviendra l'abbé Claude Falc'hun, naguère professeur au Collège. La maman faisait donc face, courageusement, au rude effort de ces années de guerre : avec l'aide d'une de ses jeunes sœurs, promue à la fonction de gardienne des enfants, la main-d'œuvre souriante d'un vieux voisin dévoué et l'appoint des quelques francs amassés sou par sou, par le soldat mobilisé au cœur d'or, elle faisait marcher sa petite ferme, épargnant aux siens, sinon la pauvreté, du moins la misère.

Le nouvel arrivant ne donna d'ailleurs pas beaucoup de soucis à sa mère, car dès son jeune âge, Gabriel se distingua de ses frères et sœurs plus turbulents par son caractère tranquille et son sérieux...

En 1925, il prend la fonction d'enfant de chœur, laissée vacante par le départ de son frère pour le collège : en quelques jours, Gabriel apprend tout seul, comme en se jouant, toutes les formules de sa charge. Le latin ne lui paraît pas plus difficile que le reste.

Entre temps, sous la direction de M. Breton, alors vicaire au Bourg-Blanc, les projets d'avenir du garçon se précisent : Gabriel veut être prêtre et suivre au collège son frère plus âgé. Les parents, demeurés toujours aussi pauvres, malgré leur acharnement à la tâche, acceptent cependant l'appel de la Providence, si invraisemblable que paraisse sa réalisation selon la sagesse Humaine : la caisse de Saint-Corentin et Saint Pol, récemment fondée, couvrira les grosses dépenses; le père ne fera plus que les « grandes journées » agricoles, plus éreintantes, mais mieux payées ; la maman veillera plus tard le soir pour les soins du ménage, de façon à conserver ses journées pour les travaux de la petite

ferme ; les bontés des compatriotes et la grâce de Dieu feront le reste. Et en octobre 1926, Gabriel entre à Saint-François, en Sixième...

Durant les sept années de collège, la vie de Gabriel se déroule sans heurts. L'élève est estimé de ses professeurs, aimé de ses camarades auxquels il s'impose par sa douceur, son ardeur au jeu, sa valeur personnelle et la franchise de son abord ; une pointe d'ironie sans méchanceté donne aussi à sa conversation une saveur plus piquante. Aussi noue-t-il très vite avec certains camarades des liens d'amitié, resserrés par le temps : le futur abbé Joseph Landuré, d'une trempe égale à celle de Gabriel, sera cependant l'alter ego dans une chaude amitié que les circonstances développeront encore plus tard.

Au cours des grandes vacances, chaque année, le collégien se transforme en ouvrier agricole, au sens fort du mot. Gabriel sait ce qu'il en coûte à ses parents besogneux de couvrir les « menus » frais de son éducation, et sa délicatesse filiale le porte à alléger dans la mesure de ses moyens, le fardeau familial. Après quelques brèves journées de repos, le voici au travail, souvent en compagnie de son père : il partage du matin au soir, dans de grandes fermes du Bourg-Blanc, les labeurs de la moisson, et il tient bien sa place derrière la moissonneuse ou auprès d'une batteuse. Plus tard, quand il sera prisonnier en Allemagne, et affecté aux travaux des fermes ou des forêts, le « Pastor » méprisé étonnera ses gardiens par son adresse à manier une hache ou un passe-partout, la fourche ou la charrue, lorsque du moins il se mettra au travail !

A ce métier de domestique agricole au cours des vacances, Gabriel mûrit vite : il apprend à connaître les gens de la campagne dans une expérience variée : ses camarades, salariés, les bons patrons, et aussi les cruels « exploiters » de la main-d'œuvre, les familles de valeur et les gens superficiels... Bien avant son temps, il accomplit ainsi son « stage » de travail dans les conditions les plus favorables à l'acquisition d'une psychologie approfondie. Il lui suffira plus tard de recourir aux multiples expériences accomplies pendant ces mois de grandes « vacances » pour classer rapidement les âmes dont il devra s'occuper, et il se réjouira toujours d'avoir dû faire ce rude apprentissage de la vie...

Personne n'est surpris, lorsqu'aux termes de sa Première, Gabriel se présente à l'examen d'entrée au Séminaire. Jamais d'ailleurs, il n'a voilé à personne ses intentions qui ne semblent avoir subi aucune éclipse : son âme est de celles qui s'en vont ainsi, comme naturellement, vers le don parfait, ne semblant même pas se poser la question d'une solution plus facile ou plus agréable au problème de la vie.

Aussi, ayant dit au revoir à son collège après l'année de Philosophie, Gabriel entre au Séminaire de Quimper, en octobre 1933.

En cette maison, il continue, dans foulée, sa formation intellectuelle et spirituelle, toujours selon la même méthode : application sérieuse au travail quotidien, effort régulier pour la recherche d'une intimité profonde avec le Seigneur, acquisition des vertus solides qui préparent son sacerdoce futur. Rien d'extraordinaire en apparence dans cette existence, si ce n'est la délicatesse d'âme extraordinaire à accepter tout le contenu ordinaire d'une journée de séminariste consciencieux. A ce rythme, l'organisme spirituel se charpente d'une façon très robuste, comme en témoigneront plus tard les jours d'héroïsme. Une âme généreuse ne se prépare-t-elle pas aux grandes réussites par l'application soutenue aux petits détails qui font la perfection ?

Gabriel s'achemine ainsi, sous des dehors paisibles, vers son sacerdoce, dans une marche régulière interrompue seulement par la vie militaire et l'apostolat de ses grandes vacances...

Peu après sa sortie du Séminaire, en juillet 1939, Gabriel reçoit sa nomination pour le collège Saint-François, suivant la tradition bien établie pour tous les prêtres de sa famille. A la rentrée d'octobre, il doit assurer l'enseignement des sciences dans les classes au-dessous des « humanités ». Avant même de partir pour la colonie, il se préoccupe de rafraîchir ses vieilles connaissances en ces matières, avec agrément d'ailleurs.

Mais au mois d'août, c'est le rappel sous les drapeaux, et cette fois, ce n'est plus la fausse alerte ! Après un bref séjour à Versailles, il devient instructeur d'un groupe de jeunes fusiliers-voltigeurs au Bataillon d'instruction du 24^e R. I. et quelques semaines plus tard, il monte, « en ligne » avec ses soldats, pour la drôle de guerre.

Guerre sans histoire d'ailleurs pour le jeune prêtre-soldat, qui demeurera dans les groupes d'intervalle des fortifications aux environs de Strasbourg. De longs mois se passent dans une surveillance assez calme de l'ennemi, marqués seulement par quelques salves d'artillerie ou des bandes de mitrailleuse. La vie du jeune prêtre sera alors celle de tous les prêtres sur la ligne de feu, dans un travail de réconfort auprès des camarades, jusqu'aux jours sinistres de juin 1940 qui amènent l'effondrement de la ligne de combat, et le repli général. Gabriel prend part à la retraite de son armée, ne rencontrant l'adversaire qu'en de rares occasions où son calme courage trouvera le moyen de se manifester.

Enfin, le 22 juin, après une dernière échauffourée, la plus dure et la plus dangereuse de toutes, dans une mission de retardement à la sortie d'un pont, c'est la capture par les Allemands, et le départ pour outre-Rhin.

Une nouvelle vie commence, qui va durer tout près de cinq années interminables, ouvertes par un calvaire et terminées par un autre, selon la loi commune...

Sa préoccupation principale demeurait son labeur de prêtre au milieu de ses camarades. « Chaque dimanche, écrivait l'un d'eux en mai 1951, Gabriel disait une première messe à son propre kommando. (C'était en 1943.) Puis il partait pour célébrer la messe dans l'un des douze kommandos qu'il desservait. Il avait parfois à parcourir des distances de 12 ou 13 kilomètres, toujours à pied, par n'importe quel temps, et tout l'hiver sur la neige. Pourtant il ne manqua jamais au rendez-vous. Avant de célébrer la messe, il confessait. De sermon, il n'en était pas question, car c'était interdit pratiquement, Mais après la messe, tous se pressaient autour de lui pour entendre les nouvelles qui apportait des kommandos voisins, et même les communications des radios étrangères qu'il reçut longtemps grâce à la complaisance risquée d'un Allemand. Dans ces conversations familières, il ne manquait pas une occasion de glisser quelques bonnes paroles pour remonter le moral souvent défaillant de ses camarades. Tous voyaient en lui le représentant du Christ, le prêtre qu'ils aimaient et respectaient tout à la fois... Il était bien avec tous, s'ingéniait à rendre service à ses camarades, partageait avec les moins favorisés le contenu de ses colis et son tabac, consolait ceux qui recevaient de mauvaises nouvelles. Au cours de longues soirées d'hiver, il instruisait ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de vivre une enfance heureuse et ne connaissaient pas le Christ. Toujours discret et d'une humeur égale, il était vraiment l'Ame du Kommando. Il vivait son sacerdoce au milieu de tous, et était à plein le père spirituel de ses compatriotes en exil. »

Ce témoignage vient de l'un des bénéficiaires de ce zèle discret et persévérant. A travers les lignes de ces souvenirs, on devine l'âme du prêtre assez maître de sa propre souffrance et libéré de son égoïsme pour se consacrer au soulagement des autres, sans grand bruit, mais avec une admirable constance qui ne se démentira jamais.

Cet humble dévouement de chaque jour amènera même le prêtre à refuser en 1943 un rapatriement qui lui fut offert, dit-on, comme récompense d'un sauvetage accompli par un parent. Gabriel n'a jamais voulu le reconnaître, se contentant d'éluder les questions indiscretes sur ce sujet, mais des camarades de kommando ont certifié la vérité de l'offre et du refus : Gabriel ne voulut pas abandonner cette « paroisse » dispersée, qui fût restée par ailleurs sans secours spirituel.

Ce qui est certain, c'est qu'une volonté semblable le conduisit, à la fin de sa captivité, dans une « fuite » sans fin commandée par les Allemands à l'approche des troupes américaines. Des voisins de son employeur du moment avaient pourtant insisté auprès de lui pour qu'il acceptât de se laisser cacher par eux jusqu'à l'arrivée des « libérateurs ». Mais il préféra partir de nouveau pour la fatigue et l'inconnu de l'aventure, afin de ne pas laisser sans prêtre une colonne imposante de prisonniers. Avec eux, il parcourut à pied plus de 450 kilomètres, dans des conditions lamentables pour le vivre et le couvert ; son odyssée ne se terminerait qu'aux approches de Vienne ! « Le long de la route, écrit le même camarade, lui aussi du voyage, Gabriel continuait son œuvre de réconfort ; il disait la messe chaque fois qu'il le pouvait, distribuait à ses compagnons, pendant le trajet à travers la catholique Bavière, les abondantes provisions dont les habitants chargeaient les bras du prêtre catholique dès qu'ils connaissaient, sa présence dans leur bourg... Enfin, le dimanche 29 avril 1945, alors qu'il terminait sa messe à laquelle assistaient plus de 200 prisonniers, il vit arriver les premiers blindés américains. » Le deuxième calvaire était gravi, c'était la fin des fatigues et des soucis, la libération tant désirée !

Quelques jours après, encore éberlué de tous ces événements précipités, dont il croyait à peine la réalisation, Gabriel retrouvait sa famille, après un transfert rapide d'Allemagne en avion.

A son retour de captivité, Monseigneur l'Evêque lui fit savoir qu'il le destinait, comme en 1939, au collège de Lesneven, mais qu'il désirait lui voir préparer une licence ès-lettres avant son entrée en fonction.

Il suivit, durant l'année scolaire 1945-1946, les cours de l'Université catholique d'Angers. Grâce à son travail opiniâtre, ces quelques mois lui suffirent pour obtenir les certificats de latin, de grec et de français. Dès octobre 1946, il prit son poste au Collège, ce qui explique qu'il ne conquist qu'en 1948 son titre de licencié, avec le certificat de philologie.

Il fut d'abord professeur de Cinquième ; puis, en janvier 1949, par suite du départ de M. Queinnec, nommé curé de Sizun, il « monta » en Troisième et y resta jusqu'à Noël 1950.

Il n'est donc resté à Saint-François que quatre ans et trois mois. Mais, en ce laps de temps si court, quelle activité et quelle influence ! Il se consacra à sa besogne avec l'application consciencieuse dont il avait toujours fait preuve. Il avait une trop haute idée de son sacerdoce pour n'être que le professeur qui fait sa classe : il eut le souci constant, non seulement de nourrir et de former l'intelligence de ses élèves, mais, plus encore, d'imprégner tout son enseignement d'esprit chrétien et d'élever ainsi les âmes en les rapprochant du Christ. Prêtre-éducateur, il voulut l'être aussi pleinement que possible.

Il le fut en classe. Il le fut comme professeur et directeur de conscience. Le nombre de ses « pénitents » et dirigés dépassa du premier coup la soixantaine et se maintint jusqu'au bout aux environs de quatre-vingts. C'était, ajouté à son travail quotidien de professeur, une lourde charge, qu'il ne songea jamais ni à refuser, ni à alléger. Chaque samedi, il acceptait de bon cœur les longues séances de confessionnal, et, tous les jours, il accueillait avec une inlassable bonté ceux qui venaient lui demander soit une absolution soit un conseil pour le présent ou pour l'avenir.

Il trouvait encore le temps de s'occuper des Cœurs Vaillants de Cinquième, puis les Jécistes de Seconde et de Troisième, tâchant de les former à la vie intérieure et à l'apostolat, par ses méditations du jeudi matin et ses réunions de chefs d'équipe...

L'année scolaire 1950 s'ouvrit sous d'assez heureux auspices. Le professeur retrouvait avec joie en Troisième les élèves qui avaient entamé avec lui leur année de Cinquième, et ne cachaient pas leur bonheur de retrouver leur ancien maître. Un point noir existait cependant pour les intimes : au sortir d'une journée de prédication, à la dernière semaine des vacances, Gabriel avait ressenti une fatigue anormale dans l'arrière-bouche qui donnait la sensation d'un gonflement. Mais le professeur ne s'en émeut guère et attaque avec plaisir son année scolaire...

Un nouveau spécialiste d'oto-rhino, consulté à la mi-décembre, et frappé par certains signes, soupçonne aussitôt le mal, en apparence invraisemblable chez un homme de cet âge, d'une affection cancéreuse dans l'arrière-palais. L'analyse d'un premier prélèvement opéré à l'arrière-gorge ne donne cependant que des résultats négatifs. Après Noël, l'expérience est recommencé sur un prélèvement plus considérable ; cette fois, hélas ! l'analyse médicale vient confirmer à plein les craintes du praticien : il s'agit bien d'un cancer rhino-pharyngien, affection qui pardonne rarement à cet âge.

Et de fait, le mal progresse avec une rapidité déconcertante : au jour des vacances de Noël, le malade qui avait continué son travail jusqu'au bout avec une énergie stupéfiante, n'avait plus que l'apparence d'un « cadavre ambulante », comme il le disait lui-même.

Mais la vie est une lutte, et Gabriel le rappelait souvent. Lui aussi voulut lutter jusqu'au bout, malgré les chances assez minimes de victoire. Il accepta, sur l'ordre de son médecin traitant, de partir pour Bordeaux où il serait entre les mains du spécialiste le plus réputé en matière de cancers des voies respiratoires, le professeur Portmann. Et le 10 janvier, après un voyage très pénible, le malade est accueilli par les bonnes religieuses de la clinique Saint-Augustin, à Bordeaux...

Le lundi de Quasimodo, la famille estime qu'il est temps de dissiper totalement les illusions nées à Bordeaux, afin de répondre au désir, depuis longtemps exprimé par le malade, d'être tenu dans le vrai libérateur. On lui annonce donc que tout espoir est humainement perdu, et que la fin peut venir rapidement, comme elle peut aussi se faire attendre plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Gabriel n'a aucune peine à comprendre le danger, tant la souffrance devient violente et paraît anormale. Avec sérénité, il accepte l'appel prochain du Seigneur, et il aborde avec confiance et maîtrise « sa sœur la Mort », où il voit avec foi l'acte qui achèvera de le configurer au Christ pour la vie éternelle. A quitter cette terre, qui lui a valu tant de misères, il avoue lui-même que sa seule peine est de penser à celle que son départ causera à ses parents et amis. Aussitôt connue la situation exacte, Gabriel prend immédiatement les dispositions pour bien faire tout jusqu'au bout, selon sa méthode. Dès le surlendemain, il reçoit le viatique des mains de son frère Claude. Le jeudi 5 avril, en présence d'un groupe de professeurs conduits par M. le Supérieur, il reçoit avec joie l'Extrême-Onction et la bénédiction papale ; les témoins nombreux sont bouleversés par la sérénité de ce prêtre, qui pense seulement à remercier, à s'occuper des autres, de leurs travaux, de leurs soucis, dès que son mal lui laisse un peu de répit. Nul retour sur lui-même ; à peine obtient-on de lui un aveu discret de ses propres souffrances, devenues pourtant atroces à partir de ce jeudi où le nerf oculaire subit les premiers assauts du mal. Les assistants se rendent compte de l'intensité de la souffrance quand ils voient les traits du malade se crispier et s'altérer dans une pâleur mortelle aux heures de crise. A l'un de ses frères, il dira, en un moment de confiance : « Mon mal de tête est inimaginable : je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de souffrir tellement de la tête ! »

Pas une plainte cependant : l'âme demeure maîtresse de la situation, et s'épanouit désormais dans une prière de louange qui s'exprime souvent par des paroles : « Meuleudi da Zoue ! »

« Sanctus ! » « Te Deum », « Gloria in excelsis », « L'acte de charité » sont les prières préférées. La crainte devant l'éternité ne semble pas avoir surgi pendant cette période de la maladie, bien au contraire, car Gabriel jouit déjà de la joie prochaine qu'amèneront la vue de Dieu et la rencontre avec tous les amis de l'éternité.

Un soir, à sa demande, ses frères prêtres récitent à haute voix les Complies en sa présence ; quand ils ont entamé le répons de l' « In manus tuas » pascal, le malade sort de son mutisme, et se tournant avec le sourire vers ses frères, lance allègrement les deux « Alléluia » qui terminent l'annonce. Petite manifestation d'un état d'âme continu, où se concrétisait cette attente sereine de la venue du Seigneur.

Cette venue ne tardera visiblement pas, car la situation violente où est entré le malade le jeudi 5 avril ne saurait durer : un organisme, fut-il de fer, ne peut résister longtemps à une pression si écrasante. Au milieu de l'après-midi de ce lundi, Gabriel a la joie de recevoir la visite de son cher évêque. Il lui dit, tout doucement, qu'il offre sa vie pour les vocations, puis se signe lentement d'un grand signe de croix sous la bénédiction de son Père, tandis que ses yeux, encore agrandis, fixent celui qui lui a apporté cette consolation dernière...

A cette biographie parue dans « En Avant » bulletin des anciens de Lesneven, nous ajouterons ces paroles prononcées par Monsieur le Supérieur, lors de la réunion des Anciens Elèves :

« Sa mort fut le grand deuil qui assombrit notre année scolaire, mais aussi, pour nous comme pour nos élèves, la plus éloquente des prédications, tant il sut montrer de courage dans la souffrance et de sérénité devant le départ pour la maison du Père... Nous regrettons, bien sûr, le professeur consciencieux, le prêtre surnaturel, le directeur de conscience le plus recherché de la maison. Mais son exemple nous reste et la ferme espérance qu'il continue de veiller sur ce Collège qu'il a tant aimé. »

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 14/09/1951 p. 503,521.